



Josette CHALUDE

Blocnotes

Echec au hasard : un droit pour chaque famille ?

Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis ce 19 mai 1965 où, au foyer des sourds de Paris, quelques dizaines de familles emboîtaient le pas à une poignée d'utopistes venus proclamer, innocemment : "L'éducation de l'enfant sourd commence au berceau, et ses parents y jouent un rôle essentiel".

Cette pétition de principe a eu pour lointaine conséquence de faire peser désormais sur la famille une part importante de responsabilité. Autrefois, elle y échappait totalement, "il y a des gens formés pour s'occuper de votre enfant. Il y a des lieux prévus pour l'éduquer. Vous, vous n'y connaissez rien. Donc vous n'y pouvez rien. Rompez!". Des principes qui avaient du moins le mérite de la clarté. Et voilà qu'une bande d'énergumènes, sous prétexte qu'apprendre à parler ça se passe dans la petite enfance entre un bébé et son entourage, se met en tête d'en convaincre les autorités compétentes. Pire : elle y parvient, les textes pleuvent - vive la sécu ! - et on voit de plus en plus de jeunes sourds décrocher le brevet, le bac, que sais-je encore !

(...) Dans notre étroit domaine où s'inscrivent en France, chaque année, quelques centaines de destins couvés par autant de familles, les pouvoirs publics, soumis à des pressions inversement proportionnelles au nombre d'usagers, ont été conduits vaille que vaille à amender le système éducatif. Il a bien fallu admettre que la surdité ne rendait pas irrémédiablement débile. A partir de là, le système se devait de donner leur chance à tous les jeunes sourds, du plus démuné ou plus doué. Oui mais voilà : le microcosme de la surdité infantile reproduit, au millième, tout l'échantillonnage humain, du bas de l'échelle intellectuelle au futur génie. Une supposition - hardie - que les professionnels soient tous également expérimentés et compétents, et en admettant - phantasme pur - qu'ils soient en mesure d'offrir des modalités éducatives à la carte en fonction des potentialités et des difficultés de chacun, l'équation n'en présente pas moins une inconnue de taille : l'efficacité du milieu familial dans sa communication au quotidien.

Et nous voici au nœud de toute l'affaire. C'est que le langage "se construit au berceau". Nous sommes dans un domaine où règnent des émotions violentes. Même sans tenir compte de ce qui distingue culturellement une famille huppée de Neuilly du foyer d'un éboueur, être une "mère suffisamment bonne" - on le sait depuis Winnicott - n'est pas donné à tout le monde. La plus aimante des mamans, le plus dévoué des pères peut exercer sur un enfant une influence négative, voire funeste. La seule annonce du diagnostic déstabilise immanquablement. Les critères ? Vous leur faites dire n'importe quoi. "Dynamique", un parent peut, par ses exigences, par des attentes excessives douloureusement ressenties, décourager voire démolir un petit être vulnérable éperdu du besoin d'amour. "Résigné" - la résignation est une vertu particulièrement recommandée

aux parents depuis une douzaine d'années - on est bien près de la démission pure et simple. Après tout, n'a-t-on pas le droit de penser qu'une éducation si spéciale est affaire de spécialistes ?

Pour entendre fréquemment de véritables experts s'exprimer sur ces questions, il m'est venu un doute ; peut-être n'est-il plus totalement d'actualité de proclamer, à propos des "parents expérimentés", qu'ils peuvent comprendre les jeunes parents parce qu'ils sont "passés par là". Ils ne sont pas passés par là. Il n'y avait, pour eux, qu'un seul choix possible : l'internat spécialisé et son niveau scolaire lamentable, ou l'aventure d'un apprentissage de la langue parlée et écrite au sein de la famille, sans autre certitude qu'un effort quotidien et prolongé. Les choix, aujourd'hui, sont tout autres. La dimension "psy" a envahi le champ de la pédagogie. On n'aurait jamais vu, naguère, une mère vilipender du haut d'une tribune de l'UNESCO la "violence" exercée sur l'enfant sourd par le projet de lui conférer la langue orale.

S'il me fallait établir des catégories de parents, c'est dans l'expression de leur affectivité que j'en chercherais la définition. (...)

La question qui (...) m'apparaît centrale est très simple : cette famille, que l'équipe de guidance amène tout doucement à prendre conscience de ses responsabilités, dans quel projet éducatif se sent-elle "le moins coupable" ?

Traduisez "le plus capable", et vous serez bien près de la vérité.

(...)

Le facteur parental le plus évident est, par nature, un facteur émotionnel, ne l'oublions pas, nous parlons désormais de nourrissons. Invités par les uns à se résigner pour leur enfant à un avenir de "sourd-muet", et par les autres à refuser cette perspective, l'ignorance des parents est leur premier ennemi. Trouver les bons comportements, faire les bons choix, n'est possible qu'en connaissance de cause.

C'est à ce prix que les parents, fussent-ils très démunis, peuvent devenir pour l'équipe des partenaires efficaces. Aujourd'hui qu'il existe une grande variété de solutions, il incombe plus que jamais aux associations de susciter en eux le désir d'échapper aux modes et aux idées toutes faites, de combattre leur sentiment d'inaptitude, source de toutes les impuissances et de toutes les aliénations, et finalement de "faire échec au hasard". Quoi de plus douloureux, en effet, que de se dire après des années d'efforts, d'espoirs et de sacrifices : "Si j'avais su !" ♦

Extraits de la revue "Communiquer", avril 1995.